

Apprendre
à philosopher avec
JANKÉLÉVITCH

Solange Gonzalez



La météorie
La métalgie
Le presque-rien
Le Fiat
Le je-ne-sais-quoi
Le temps
La morale
L'art

ellipses



Introduction

Éléments de biographie

Né le 21 août 1903 à Bourges, Vladimir Jankélévitch est le cadet d'une famille de juifs russes exilés en France pour fuir les persécutions antisémites. Son père, Samuel Jankélévitch est médecin, mais a traduit en français les principales œuvres de Schelling, de Hegel ou encore de Freud. Il a également publié quelques articles dans des revues de philosophie. Vladimir Jankélévitch est très tôt initié à la musique par sa sœur et sa tante, ce qui exercera une profonde influence sur sa pensée. Il est également fortement marqué par la lecture de la littérature et de la philosophie russes. En 1922, il rentre à l'École Normale Supérieure. Un an plus tard, en 1923, il fait la connaissance du philosophe Henri Bergson, avec lequel il engage une correspondance. Plus tard, Bergson lui sera reconnaissant d'être parvenu à éclairer certains aspects de sa philosophie dans l'ouvrage que Jankélévitch lui consacra en 1931. En 1924, son Diplôme d'études supérieures porte sur Plotin, *Ennéade*, I, 3, sous la direction d'Émile Bréhier. Il publie un premier article, « Deux philosophes de la vie : Bergson et Guyau » dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 49, 2, p. 402-449 (rééd. dans *Premières et dernières pages*, chap. 1, Seuil, 1994). Il obtient également un diplôme de russe à l'École des langues orientales en 1925 et publie deux articles : « Les thèmes mystiques de la pensée russe contemporaine », *Mélanges publiés en l'honneur de Paul Boyer* (rééd. *Premières et dernières pages*, chap. 7) et « Georg Simmel, philosophe de la vie »,

(*Revue de métaphysique et de morale*, 32, 2, 3, p. 213-257), repris en préface dans Georg Simmel, *Tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Rivages, 1988. En 1926, Vladimir Jankélévitch est reçu 1^{er} au concours d'agrégation de philosophie et doit effectuer son service militaire (en tant que sous-lieutenant au 46^e RI).

Il quitte la France en 1927 pour devenir professeur à l'Institut français de Prague où il restera pendant cinq ans. Il publie en 1928 différents articles: « Signification spirituelle du principe d'économie », *Revue philosophique de France et de l'étranger*, p. 88 (rééd. in *L'Alternative*, Paris, Alcan, 1938); « Prolégomènes au bergsonisme », *Revue de métaphysique et de morale*, 4, p. 437-490 (rééd. in *Henri Bergson*, Paris, PUF, 1931, chap. 1 à 5). En 1929, il consacre un article à « Bergson et la biologie », *Revue de métaphysique et de morale*, 34, 1, p. 253-265 (rééd. in *Premières et dernières pages*, chap. 2) et il publie un premier article sur la musique: « Franz Liszt et les étapes de la musique moderne », *Musique*, n° 4, p. 701-706 et 898-907. En 1932, il revient à Paris et publie un an plus tard « Les deux sources de la morale et de la religion d'après Henri Bergson », *Revue de métaphysique et de morale*, 31, 1, p. 101-107 (rééd. in *Henri Bergson*, chap. 3). Il obtient le titre de Docteur ès lettres avec une thèse consacrée au philosophe allemand Friedrich W. J. Schelling, intitulée *L'Odyssee de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling* (publiée chez Alcan et rééd. chez L'Harmattan, en 2005) avec une thèse complémentaire intitulée *Valeur et signification de la Mauvaise conscience* (publiée chez Alcan, rééd. in *La Mauvaise conscience*, Paris, Aubier, 1966; rééd. in *Philosophie morale*, Paris, Flammarion, 1998). Après avoir été nommé professeur de philosophie au lycée de Caen, il obtient un poste de professeur de lettres supérieures au lycée du Parc de Lyon, puis en 1936, un poste de suppléant à la Faculté de Lettres de Besançon. Il fait paraître *L'ironie ou la bonne conscience* (Paris,

Alcan, rééd. *L'ironie*, Paris, Flammarion, 1964). Durant l'année 1936-37, il est nommé maître de conférences à la faculté de lettres de Toulouse et débute la rédaction du *Traité des vertus*. En 1938 paraissent son premier livre sur la musique, (*Gabriel Fauré et ses mélodies*, Paris, Plon) et un autre intitulé *L'Alternative* (Paris, Alcan). Il est nommé maître de conférences à la faculté de lettres de Lille et emménage au 1, quai des Fleurs, à Paris, où il restera jusqu'à la fin de sa vie. En 1939 paraissent un livre sur Ravel (Paris, Rieder) et deux articles, « De l'ipséité », *Revue internationale de philosophie*, 2 (rééd. in *Premières et dernières pages*, chap. 9) et « La méchanceté », *Annales de l'Ecole des hautes études de Gand* (rééd., « Le mal », in *Cahiers du collège philosophique*, Paris, Arthaud, 1947; rééd. in *Philosophie morale*, Paris, Flammarion, 1998). Il est mobilisé le 1^{er} septembre 1939 en tant que lieutenant d'infanterie, blessé à Mantes, le 20 juin 1940, et hospitalisé durant deux mois à l'hôpital de Marmande. Il entre alors dans la clandestinité à Toulouse dès le mois de janvier 1940. Le 18 juillet 1940, il est révoqué une première fois de son poste d'enseignant en raison du fait qu'il n'a pas la nationalité française à titre originaire et une seconde fois en décembre de la même année, à la suite de la loi sur le statut des juifs en France. Il adhère alors aux Étoiles (appartenant au Mouvement national contre le racisme) et au Front national universitaire. Il continue à enseigner clandestinement à Toulouse, en zone libre (son premier cours donné au Café du Capitole porte sur la mort). Outre son activité d'enseignant, ses actions dans la résistance consistent, entre autres, à organiser la fuite des étudiants désirant échapper au STO. Son beau-frère, le poète et résistant Jean Cassou est arrêté et emprisonné; l'appartement de ses parents à Paris est saccagé. En 1942, il publie deux ouvrages, *Du mensonge* (Lyon, Confluences) et *Nocturne* (Lyon, Marius Audin) grâce à trois de ses anciens élèves du Lycée du Parc à Lyon (Pierre Grappin,

François Guillot de Rode et Louis Faucon). Il reçoit en 1943 le soutien amical de Mgr Bruno de Solages qui dirige l'Institut catholique et il publie un article sur Bergson, mort deux ans auparavant, intitulé « De la simplicité » (*Les Cahiers du Rhône*). En 1944, après la libération, Jankélévitch produit et organise des concerts qui seront diffusés sur Radio Toulouse-Pyrénées. En juin 1945, il retrouve son poste de maître de conférences à l'université de Lille et consacre l'année 46-47 à la rédaction finale du *Traité des vertus* auquel il n'a cessé de travailler durant les années de guerre. L'ouvrage paraîtra en 1949 (Paris, Bordas). En 1947, il est nommé professeur à la faculté de lettres de Lille et donne également des cours au Collège philosophique. Il se marie. En 1949, outre son *Traité*, paraît un ouvrage consacré à Debussy (*Debussy et le mystère*, Neuchâtel, La Baconnière). Sa mère meurt en 1950. Cette même année, il est chargé de cours à l'École normale supérieure et est nommé un an après à la chaire de philosophie morale à la Sorbonne (il succède à René Le Senne). Son père meurt en 1952 et sa fille, Sophie, naît en 1953. En 1954, il publie *Philosophie première. Introduction à une philosophie du presque* (Paris, PUF). S'ensuit une intense activité éditoriale : *La Rhapsodie, verve et improvisation musicales* (Paris, Flammarion, 1955) ; *L'Austérité et la vie morale* (Paris, Flammarion, 1956, rééd. in *La Philosophie morale*, Paris, Flammarion, 1998) ; *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien* (Paris, PUF, 1957) ; *Le Pur et l'impur* (Paris, Flammarion, 1960, rééd. in *Philosophie morale*) ; *La musique et l'ineffable* (Paris, Armand Colin, 1961, rééd. Seuil, 1983). En 1963 il assure un cours durant un an à l'Université libre de Bruxelles en tant que professeur invité (où il sera nommé Docteur *Honoris causa* en 1965) et fait paraître *L'aventure, l'ennui et le sérieux* (Paris, Aubier-Montaigne). En 1965, il publie dans *Le Monde* (3-4 janvier) un article consacré à la question de la prescriptibilité des crimes contre l'humanité (« L'imprescriptible »). En

1966 paraissent *La mort* (Paris, Flammarion) et en 1967, *Le Pardon* (Paris, Aubier-Montaigne, rééd. in *La Philosophie morale*). En mai 1968, il s'engage au côté des étudiants. Entre 1968 et 1972, son *Traité des vertus* fait l'objet d'une réédition augmentée et remaniée en trois tomes chez Flammarion. En 1971, paraît *Pardonnez-vous ?* (Paris, Roger Maria, Le Pavillon), conçu comme un complément au *Pardon*. En 1974, paraissent *L'Irréversible et la nostalgie* (Paris, Flammarion) et le premier tome de la collection « De la musique au silence », *Fauré et l'inexprimable* (Paris, Plon). En 1975, Vladimir Jankélévitch prend sa retraite mais maintient quelques séminaires jusqu'au moment de sa retraite définitive en 1979. En 1976, le deuxième tome de la collection « De la musique au silence » consacré à Debussy est publié (*Debussy et le mystère de l'instant* est publié, Paris, Plon). En 1978, paraît un volume d'entretiens avec Béatrice Berlowitz, intitulé *Quelque part dans l'inachevé* (Paris, Gallimard). Il milite en 1979 pour le maintien de l'enseignement de la philosophie en terminale, alors menacé, et publie le troisième volume de la collection « De la musique au silence » (*Liszt et la rhapsodie. Essai sur la virtuosité*, Paris, Plon). En 1980, suite à la mort de son ami Louis Beauduc, leur correspondance est éditée (*Une vie en toutes lettres*, Paris, Liana Levi) et *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque rien* est réédité en trois volumes (1. *La Manière et l'Occasion*; 2. *La Méconnaissance*; 3. *La Volonté de vouloir*, Paris, Seuil). En 1981, il publie son dernier ouvrage de philosophie, *Le paradoxe de la morale* (Paris, Seuil) et en 1983 son dernier ouvrage de musique, *La Présence lointaine. Albéniz, Séverac, Mompou* (Paris, Seuil). Vladimir Jankélévitch meurt le 6 juin 1985 à son domicile et est enterré au cimetière de Châtenay-Malabry auprès de ses parents.

Dans une lettre à son camarade de l'ENS, Louis Beauduc, datée du 9 février 1944, on peut lire une affirmation que l'on ne s'attend pas à trouver sous la plume de Vladimir Jankélévitch: « *Sans doute n'ai-je pas assez aimé Descartes.* » Jankélévitch évoque dans cette lettre leur maître commun à l'ENS, Léon Brunschvicg, dont ils viennent d'apprendre la mort et qui, selon les termes de Jankélévitch dans la même lettre, « *avait raison contre nous* », car écrit-il « *ce qui est arrivé est arrivé par notre faute à nous qui avons joué avec des idées dangereuses* ». De quelles idées s'agit-il? Sans doute rien de précis mais d'une inclination au romantisme doublée du refus d'une pensée rationaliste considérée comme étriquée et peu faite pour rendre compte des nuances nécessaires à une philosophie concrète¹.

Ce même reproche d'un certain penchant à l'irrationalité a été formulé au début du XX^e siècle à l'encontre de la philosophie de Bergson par Julien Benda. Dans trois de ses ouvrages consacrés à la philosophie de Bergson – *Le bergsonisme ou une philosophie de la mobilité* (1910), « Une philosophie pathétique » (*Cahiers de la quinzaine*, 2, 15^e série, 1913) et *Sur le succès du bergsonisme* (1914) – Benda souligne l'irrationalité d'une philosophie fondée non plus sur la réflexion et le concept mais sur une intuition aux contours imprécis et donc propice à soutenir les tentations les plus obscurantistes d'une époque tourmentée. Les reproches de Benda à l'encontre du bergsonisme s'étendent également

1 Conformément au mot d'ordre qu'a constitué pour la génération de Jankélévitch le titre de l'ouvrage de Jean Wahl, *Vers le concret, Études d'histoire de la philosophie contemporaine* (William James, Whitehead, Gabriel Marcel), Paris, Vrin, 1932.

à son prétendu pragmatisme¹ – en cela Benda impute à Bergson ce qui a été reproché auparavant à William James par Bertrand Russell notamment² – mais, outre que Benda rate ici sa cible³, il convient de s'attarder sur l'intuition qui n'est pas, ni chez Bergson ni chez Jankélévitch, une notion mais une méthode. À la suite de la critique par C. S. Peirce de l'intuition cartésienne⁴ – qui rejoint sur ce point Leibniz – Benda considère, d'une part, que Bergson ne définit jamais précisément l'intuition⁵ et, d'autre part, qu'elle ne saurait fonder aucune méthode scientifique⁶.

- 1 J. Benda, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927, seconde éd., 1975, p. 253 : « *La philosophie, qui jadis élevait l'homme à se sentir existant parce que pensant, à prononcer: "je pense donc je suis" l'élève maintenant à dire: "J'agis donc je suis", "Je pense donc je ne suis pas"... (à moins de ne faire état de la pensée qu'en cette humble région où la pensée se confond avec l'action). Elle lui enseignait jadis que son âme est divine en tant qu'elle ressemble à l'âme de Pythagore enchaînant des concepts; elle lui annonce aujourd'hui qu'elle l'est en tant qu'elle est pareille à celle du petit poulet qui brise sa coquille [Évolution créatrice, p. 216]... la vraie formule du bergsonisme est: "je m'accrois donc je suis".* »
- 2 B. Russell, *Mysticisme et Logique*, Paris, Vrin, 2007.
- 3 Voir Pascal Engel, « Benda contre Bergson » dans *Critique*, 2008/5, n° 732, pp. 384-397, plus précisément, p. 394-395.
- 4 Charles Sanders Peirce, « Comment rendre nos idées claires », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1879, 39-57, traduction in C. S. Peirce, *Œuvres*, I. *Pragmatisme et pragmatisme*, Paris, Cerf, 2002.
- 5 Selon Benda, on trouve chez Bergson quatre significations du terme *intuition*. Voir P. Engel, art. cit. p. 388. Ce que Bergson reconnaît dans *La pensée et le mouvant* : « *Qu'on ne nous demande donc pas de l'intuition une définition simple et géométrique. Il sera trop aisé de montrer que nous prenons le mot dans des acception qui ne se déduisent pas mathématiquement les unes des autres. Un éminent philosophe danois en a signalé quatre [il s'agit de Harald Høffding]. Nous en trouverions pour notre part, davantage.* », Paris, PUF, 1938, p. 29.
- 6 J. Benda, *La jeunesse d'un clerc*, Paris, Gallimard, 1937, rééd. 1969, p. 204.

L'intuition est, en effet, conçue sur le modèle de la mystique comme l'assimilation de la pensée à l'être qui doit être pensé, ou en termes néoplatoniciens comme le point de coïncidence entre la procession et la conversion¹. Ce qui conduit, selon Benda, à postuler que pour connaître la vie mobile il faut que la pensée devienne à son tour vivante et mobile, c'est-à-dire obscure, imprécise, spacieuse, métaphorique. La réponse de Bergson se situe, par avance, dans *La pensée et le mouvant*: « Nous ne dirons rien de celui qui voudrait que notre intuition fût instinct ou sentiment. Pas une ligne de ce que nous avons écrit ne se prête à cette interprétation. Et dans tout ce que nous avons écrit, il y a l'affirmation contraire: notre intuition est réflexion. Mais parce que nous appelions l'attention sur la mobilité qui est au fond des choses, on a prétendu que nous encourageons je ne sais quel relâchement de l'esprit.² » Pour Bergson et Jankélévitch, la pensée en son exercice conceptuel manipule des idées toutes faites, tandis qu'en régime intuitif elle tente de saisir le se-faisant³. Or, contrairement à ce que dit Benda, une telle conception de ce que penser signifie n'est-elle pas authentiquement cartésienne ?

C'est ce que Charles Péguy tente d'établir dans ses *Notes sur Bergson* (1914) et sa *Note conjointe sur M. Descartes* (1914)⁴. Le cartésianisme naît, selon lui, d'une dénonciation du désordre et dresse contre lui les barricades de la

1 H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, op. cit., p. 124.

2 H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, op. cit., p. 95.

3 C'est également la thèse de L. Brunschvicg dans *La Modalité du jugement* (1897). Du reste, il est lui aussi considéré par Benda comme faisant partie des « mobilistes » et fait l'objet des mêmes reproches que celles adressées à Bergson. Voir *De quelques constances de l'esprit humain. Critique du mobilisme contemporain* (Bergson, Brunschvicg, Boutroux, Le Roy, Bachelard, Rougier), Paris, Gallimard, 1950.

4 Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne ; Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, Paris, Gallimard, 1933.